



## FIGURES D'HOPITAL

*Sous ce titre ont été groupées quelques chansons ayant entre elles l'intérêt commun d'évoquer des silhouettes familières au milieu d'Internat.*

*Il est à espérer que le lecteur, acceptant, par cette considération, la légitimité de ce vocable, ne reprochera point trop caustiquement aux Fesses rondes de n'être figures d'hôpital... qu'au figuré, ou bien à Flor del Bocal d'être, plutôt que portrait, nature morte. Et si, de ces silhouettes, celle du Chirurgien-Barbier des Tisaneries n'est sortie du sommeil des Archives que pour resurgir au soir de la Revue du Centenaire, toutes les autres n'animent-elles pas quotidiennement les vastes salles, les longs couloirs de nos hôpitaux, même quand elles y achèvent une lamentable vie comme la pauvre d'En douce, ou qu'elles y sont dolentes si gentiment! comme la Jolie Malade, et surtout quand elles y trépident aussi allègrement que le Mètèque, la Visiteuse, l'Externe-Femme et les bons copains du Dîner de l'Hôtel-Dieu!*

*Ce n'est d'ailleurs là qu'un premier échantillonnage de la faune, ou la flore, de nos hospices. D'autres recueils suivront, si celui-ci trouve dans le milieu des Internes et Anciens Internes des Hôpitaux de Lyon, pour qui il a été conçu, un accueil correspondant à un désir maintes fois exprimé. Le vaste champ qu'ensemencent sans cesse, chaque année depuis tant, les Revues d'Internat et des Anciens Internes peut offrir la moisson de bien d'autres chansons: des Figures d'Hôpital encore, puis des Scènes de la Vie praticienne, et les Grandes Découvertes médicales, ou autres « généralités »... Que les « personnalités » se rassurent: les couplets qui ont pu dissonner à leurs oreilles certains soirs de Revue ne paraîtront pas... du moins de leur vivant... car ce peut être un hommage à rendre à quelques grands Disparus que de recueillir ce qui fut la rançon de leur gloire.*

*L'édition de ce premier recueil par l'Association Générale de l'Internat des Hospices civils de Lyon fut entreprise sous la*



## AUX JEUNES CAMARADES DE L'INTERNAT



QUAND vous serez bien vieux, le soir, sous la lampe familiale, aux heures de détente, votre pensée flottante s'accrochera de plus en plus aux souvenirs de votre vie d'internat. Des silhouettes passent, que l'on croyait oubliées, celles des camarades qui savaient, à la Salle de garde, à la Bibliothèque, au Réfectoire, égayer de leurs propos sonores ou discrets la conversation quelquefois monotone. Animateurs, chansonniers, revuistes, ceux-là ont su donner à nos banquets annuels, qui furent autrefois d'une redoutable austérité, la forme mordante ou joyeuse d'aujourd'hui.

En tête de ce premier recueil, j'ai pensé que nous devions rappeler leurs noms. Simple hommage reconnaissant de notre part, puisque nous avons la joie de les voir, à peu près tous, à nos côtés, vivants et bien portants. Souvenir, pour les générations futures, de

ceux que la Muse avait marqué de son sceau, et qui, pouvant être artistes, écrivains, poètes, n'ont pas dédaigné de rester médecins.

Je crois ainsi réparer un oubli, presque une injustice. Nulle part, en effet, vous ne trouverez les noms de ces bons camarades, qui, leur tâche médicale accomplie, travaillaient encore pour la distraction de tous. Notre vieux *Lyon Médical*, qu'il soit laudatif ou critique dans ses comptes rendus, reste pudiquement muet, car cette publicité, pensait-on, eût été dangereuse pour l'avenir des auteurs. Le répertoire des revues et les archives de la Société ne sont guère plus loquaces. Seul *le Crocodile* eut le courage de rompre le silence. Mais ce fut en 1924. D'ici là, j'ai eu quelque peine à retrouver ces noms, et encore la liste est-elle loin d'être complète, même en me bornant, comme je veux le faire, aux Revues des Anciens Internes. Que les oubliés me pardonnent, et qu'ils n'hésitent pas à se rappeler eux-mêmes à notre souvenir, pour les futures éditions.



UNE telle rétrospective doit débiter par un acte d'une poésie sensuelle et troublante, *le Baiser de Jean*, jouée chez Monier (futur Berrier-Milliet) en 1894. Veuillez ne pas confondre : il s'agit de Jean le précurseur, dont Salomé effleura les lèvres refroidies. Antoine Sabatier, déjà auteur de « Sonnets en bige », est le délicat ciseleur de ces vers exquis, dont la lecture évoque Leconte de Lisle, Baudelaire ou Mallarmé. Nos archives possèdent encore le programme, dessiné par Destot : sur un fond assombri se détachent les noms de Sabatier, Commandeur, Briau, entre l'écusson des armes du Tiercelet et une dame très nue qui joue au bilboquet avec une tête de mort ! Je demande la reproduction du programme dans le Crocodile. Rivière faisait Hérode, Louis Dor,

le bourreau et B. Lyonnet portait le cadavre. *Le Baiser de Jean* fut joué à Paris sur la scène du Théâtre Mondain en 1896.



À la fin du siècle dernier, surgissent une date, 1896, une création, la *Revue des Ombres chinoises*, un nom, Destot. Ce génial Bourguignon, si fort et si sensible, fut, sur ce terrain comme sur bien d'autres, un précurseur, un créateur, un réalisateur. L'idée avait été lancée par B. Lyonnet, secrétaire de la société, qui, avec une douce obstination, avait persuadé le vénérable père Dron, président. Le prélude, genre Rabelais, l'action, le texte étaient de Destot, aidé par Briau, surtout pour la confection des ombres chinoises. Parmi les exécutants, Commandeur, Villard qui par une singulière prescience faisait Laroyenne, Jourdanet, Chapuis, Artaud... Succès fou. Plusieurs générations ont fredonné le chœur des sœurs imité de Sigurd, la chanson du petit chien sacrifié par Lépine, celle des Pollosson, à la gloire de Bourgoïn. Quelques dames, gracieuses et légères, empruntées aux théâtres non subventionnés, vinrent échauffer la fin de la séance, qui se termina au poste pour nombre d'entre nous.



En 1900, manifestation hautement artistique : un acte en vers de Charles Bonne, *Bon praticien*, que l'on trouva à la salle de garde. Un souvenir pour ce doux bénédictin, spirituel et candide d'apparence, qui a laissé à la salle de garde des dessins dignes des grands caricaturistes. Les acteurs : Fabre, Commandeur, Jacquau, Pont, Dreyfus, Molin, Patel... et quelques dames fournies par l'agence Rasimi.



Il y eut alors un long intervalle, où les banquets se terminèrent dans cette atmosphère spéciale, qui évoque le Mercredi des Cendres. Les vieux authentiques se félicitent d'être encore là. Les vieux inavoués se congratulent de la conservation de leur jeunesse. Et les jeunes marquent chaque année une étape mélancolique vers la fatale table d'honneur.



On tenta un effort en 1902 ; une commission des fêtes fut nommée : Commandeur, Rivière, Pont. Ils durent se réunir autour de quelques bons dîners, mais le résultat n'apparut pas clairement. A chaque banquet annuel, on nommait une nouvelle commission qui festoyait toujours avec un grand zèle, sans manifester autrement son activité.



Le réveil eu lieu en 1907. La liaison avait été assurée par Rivière, en d'amicales et littéraires réunions ; par Lyonnet, en quelques discrètes réceptions ouvertes aux deux sexes, au défunt Hôtel Bayard, rue Grôlée. Tant et si bien qu'une nouvelle équipe se forme. Avec Vignard, toujours jovial, et Jambon, alors chevelu, nous nous adjoignons un petit maigre du nom de Francillon qui s'était révélé chansonnier prestigieux aux Revues des jeunes Internes. La mise en scène est assurée par Vignard, malgré les menaces de la Faculté, et par Jambon, tous deux également acteurs émérites. Je fabrique une série de dialogues où défilent : l'assureur, la marieuse, l'encaisseur, le placier en librairie, le vieux confrère raseur. Francillon chanssonne et joue... et voici

crée la Revue de 1907, avec la collaboration de bons camarades : Latarjet, Rhenter, Cordier, Collard, Laurent, Espenel. Il y eut quelques petites femmes sur la scène. Tout le monde fut content... excepté notre bon Mayet, trésorier, qui fit judicieusement remarquer dans son compte rendu qu'il était moins coûteux de payer aux professionnelles un cachet déterminé que de reconnaître leur gracieux concours par des cadeaux.



**L**ES mêmes éléments se groupent en 1908 : un acte et/ou froyablement satirique, dû à la collaboration des jeunes, avec une mise en scène de Paul Bonnet, décorateur, où nos bons maîtres en prennent, si j'ose dire, pour leurs grades. Le spectacle se complète d'une pièce militaire improvisée, où Laurent, Vignard, Jourdanet, Jambon, donnent la réplique à ce merveilleux acteur qu'était Faivre, auquel nous devons, dans cette préface, accorder un douloureux et reconnaissant souvenir.

Dans le *Lyon Médical*, un anonyme se plaint des « excès de liberté de langage » (sic). Le docteur Gros se chargea de lui répondre vertement et, pour le punir, on ne fit pas de revue en 1909.



**A**VEC 1910 commence l'ère des premières grandes revues : une action à peu près suivie, un dialogue, des chansons, un décor et un orchestre, longtemps réduit à un piano doublé d'un violon. Dès cette époque, un nom se détache : celui de Francillon, devenu l'auteur nécessaire, le chansonnier applaudi du public, l'auteur aimé des dames, Francillon qui, depuis... ; mais l'Internat alors admirait sa minceur !



QUEL terrible artiste que ce Francillon ! Quelle que fut la valeur des autres collaborateurs, nous savions tous que le sort de la revue dépendait de lui. On lui confiait les idées les plus fines, les sujets les plus capiteux, avec des supplications et des encouragements..., et si on le pressait, il prenait un air absent, un œil

terne, qui donnaient envie de le battre. Quelquefois, huit jours avant, rien n'était fait. Alors j'empilais auteurs et acteurs dans un grand torpédo, et nous allions sur les bords de la Saône, en Char treuse, aux Grands Goulets, chercher l'inspiration ou répéter les airs déjà conçus. Et puis, tout à coup, trois jours avant, l'étincelle jaillissait, et Francillon arrivait avec un lot de chansons inédites, qui était toutes des chefs-d'œuvre. A son tour, il bousculait tout le monde, changeait les décors, modifiait les jeux de scène, chambardait mon dialogue, chantait, jouait..., et pour le grand soir tout était prêt.

C'est ainsi que naquirent, quelquefois empruntées à la Revue des jeunes internes, les chansons célèbres dont les airs sont encore dans la mémoire de tous.



EN 1910, la scène et les chansons de *la Médecine automatique*, *la Complainte du chimpanzé*, *les Mains de femmes*; en 1911, l'immortelle chanson du *Métèque*, le 606, la scène des accoucheurs, la chanson d'Auga gneur, celle de Lutaud, et la prophétique vision : *Quand nous aurons le nouvel hospice*.

C'est en 1911 que nous avons lancé pour la première fois sur la scène les deux types désormais historiques de Duphion et de Len/

fumey, sous les espèces de Francillon et de Jambon. Je réclame ce parrainage. On a essayé en vain de les faire disparaître et même de les enterrer. Il a fallu les ressusciter, ils sont marqués pour la pérennité et dureront autant que l'Internat.



EN 1912, la revue aquatique, *Panhydroville*, consacrée à nos excellents confrères et amis des stations de cure. Le dialogue était merveilleux d'esprit et de fine satire, dit le *Lyon Médical*. Merci pour les auteurs. Ajoutons que les chansons des constipés, des teigneux et des dyspeptiques étaient dignes de passer à la postérité la plus reculée.

On boude en 1913; une séance vaguement récréative, avec des projections est sévèrement jugée par le même *Lyon Médical*, qui s'est amendé et qui regrette la Revue. Enfin, en 1914, la triomphante revue du troisième congrès de l'Internat, *Non, pas les Femmes*. Celle-ci fut une synthèse des précédentes, rajeunie par quelques nouvelles chansons: *les Souvenirs de l'Internat*, *la Metchnicrott*, *la Chanson des fesses*, *le Sourcier*, *le Jardin des piqûres*, que nous avons souvent chantées, au cours de la guerre, avec nos camarades bleu-horizon rencontrés au hasard des cantonnements.



POUR cette dernière manifestation d'avant-guerre, nous possédons heureusement un document précieux dans l'emboitage X-348 de la bibliothèque de l'Internat. Le programme de 1914 est signé des auteurs et acteurs. Voici leurs noms pour la postérité: Jambon, Jean Lacassagne, Bob Martin, Champel, Aigrot, Rhenter, Eparvier, Paul Bonnet, Bocca, Lucien Michel, Francillon et Carle, plus deux noms

que je n'ai pu déchiffrer, où voudront bien se reconnaître ceux que j'ai omis. Sur cette page, deux autographes se mêlent gracieusement aux nôtres : ceux de la blonde Suzy et de Maryse, aujourd'hui vedette célèbre de nos grandes scènes parisiennes.



**D**ERNIER éclat de rire avant la guerre. Quelques jours après, nous partions... ballotés des Flandres aux Vosges, de Salonique au Maroc, ou réexpédiés en quelques coins paisibles du Dauphiné ou de Savoie... J'ai le souvenir d'une morne ambulance, dans la Somme, où fleurissait la neurasthénie, et qui reprit du cran après l'envoi d'urgence des chansons de l'Internat de Lyon !



**D**ÈS le retour, en 1919, les jeunes se déclanchent en une Revue un peu rosse. Nous, les anciens, nous attendons jusqu'en 1921. Avec Francillon, Jambon, Rhenter, Paul Bonnet, Lacassagne, nous reconstituons le dernier carré de la vieille garde, renforcée chaque année par des nouveaux venus, dans le rayonnement desquels nous disparaissions rapidement. Je distille encore quelques pages sentimentales, mais Jean Laccassagne et Rey deviennent les véritables initiateurs du dialogue et de la mise en scène. A côté de Francillon, toujours sur la brèche, se révèlent des artistes de premier ordre : le talentueux Lucien Michel, auteur, acteur, chansonnier, metteur en scène, animateur de premier ordre,

bourré d'idées et sachant les mettre à exécution avec une ténacité qui n'a d'égale que son infinie douceur ; et puis Jean Duclos, digne des plus beaux jours de Montmartre, dont la verve sardonique se retrouve sous son pinceau ou sa plume, comme dans ses chansons. Avec eux, Rey déjà cité, le fin railleur Antoine Lacassagne, Lagèze le diseur incomparable, l'élégant Champel, Charleux, Lesbros, inimitable dans la *Morbidezza* voluptueuse ou cynique, Henri Gardère, Clavel, Tillier, aidés comme acteurs par Michon, Bouget, P. Ravault, Mounier, Gaudon, Bocca, Juvin, de Rougemont, Bujadoux, et d'autres que je m'en veux d'oublier.



LE modeste piano d'autrefois a été transformé en un véritable orchestre, sous la direction ou l'exécution de Despeigne, Richet, Lebeuf, Barral, Valéry... et le décor entre les mains vaillantes de Mme Vincent, de Duclos, Ricard, Charleux, Pierre Lépine, est devenu une troublante œuvre d'art.



ENFIN la jeune équipe des sketch, futurs inspirateurs des Revues d'aujourd'hui : Jean Lacroix, Chevallier, Montel, Paul Michel, Vachez, Paufique, Marcel Vincent, Pigeaud, Mestrallet... Il y a même un poète, trop rare, Charpy.

Nous voici en pleine histoire contemporaine ; tout rappel devient inutile, puisque le compte rendu est fait, même avec les noms,

chaque année, depuis 1924, dans *le Crocodile*, sous la plume spirituelle et autorisée de Lucien Michel. Au nom des ancêtres, j'ai le devoir de vous dire la reconnaissance de tous, et aussi de vous encourager à continuer. Que mes vieux camarades de revues d'autrefois, qui tiennent encore la rampe, que tous les jeunes qui les entourent et les remplacent peu à peu, se disent que la Revue d'Internat est une tradition purement lyonnaise, que sa pérennité spirituelle est un des phénomènes les plus curieux de l'histoire de notre ville. Il n'y a pas d'autre exemple d'un Internat qui ait su, à jet continu, produire chaque année deux revues d'Internat, si artistiques dans leur fond, si variées dans leur forme, satirique, un peu agressive et personnelle chez les jeunes, d'une ironie moins mordante et d'une portée plus générale chez les anciens.



'EST dans cette seconde forme délicatement atténuée, fondue et refondue chaque mois aux dîners du Crocodile, nouvelle Académie de la Chanson, qu'a été fait le choix des premiers recueils, choix délicat entre tous, car il n'était pas facile, parmi tant de chefs-d'œuvre, de discerner ceux qui étaient murs pour la consécration et pour la vulgarisation. Mais il faut bien savoir que la plupart des chansons ont vu le jour, que les chansonniers ont débuté, dans les Revues des jeunes camarades. Ces derniers ont été la source intarissable où se sont abreuvés les anciens en mal de sujets de chansons. Entre les deux, un barrage fut établi, en deça duquel sont restées les manifestations les plus aimablement rosses. Elles apparaîtront à leur tour lorsque les personnages visés auront disparu dans leur gloire, désormais incontestée, le plus tard possible, nous le souhaitons pour eux et pour nous.



T puis, sait-on jamais à quoi tient la survivance d'un nom au travers des générations ? La gloire que certains ont péniblement acquise par une vie de travail ingrat, d'autres l'ont due à une phrase, à un geste, immortalisés par un revuiste. Que restera-t-il de Maîtres respectés dans un demi-siècle ? Peut-être quelques vers fredonnés dans une chanson d'Internat !

Réunis aujourd'hui dans la grande famille de l'Association générale de l'Internat, jeunes et vieux doivent plus que jamais maintenir cette tradition si heureuse et si particulière, qui fait aujourd'hui notre agrément, et qui demain charmera notre souvenir. A l'heure où vous devrez, jeunes camarades, vous retourner pour contempler votre vie, ces pages et ces chansons vous aideront, dans la pénombre du passé, à retrouver les heures claires de votre vie d'internat.

Dr CARLE